

LA PERCEPTION DU TEMPS HISTORIQUE

Essai de comparaison avec les
sciences expérimentales

François VIGNERON

INTRODUCTION

Pour approfondir une question il peut être très utile d'en faire varier l'approche. Une démarche transdisciplinaire révèle, par les fructueuses comparaisons qu'elle permet, les points communs et les divergences.

Dans cette étude qui s'effectue au travers du thème directeur du temps, il nous a paru bon de chercher le plus loin possible de nos préoccupations habituelles, qui concernent celles des mathématiques et sciences expérimentales. Nous oserons donc centrer notre réflexion sur la perception du temps historique puis, à partir de cette approche par les sciences humaines, nous tenterons d'établir des comparaisons avec la manière dont les biologistes et physiciens perçoivent le temps.

Sans doute, en choisissant la perception du temps historique, nous sommes conscients d'effectuer le grand écart interdisciplinaire. Physique et biologie sont des sciences expérimentales. L'historien, certes, est un esprit scientifique en ce sens qu'il se soumet à la règle fondamentale selon laquelle les faits sont la source, la règle, le contrôle de toute connaissance. Mais il ne peut faire lui-même d'expériences. Les faits historiques qu'on appelle plus proprement « événements » – ce qui est advenu une fois, selon l'étymologie – ont un caractère unique. Chaque événement est à jamais tombé dans le passé. Les événements de l'histoire ne sont donc pas reproductibles. Aucune expérience ne peut être réalisée avec eux. Et pas d'expérience, cela signifie aussi impossibilité pour le savant d'établir des « lois ».

Mais c'est précisément ce caractère très particulier de l'histoire qui, en nous entraînant très loin des savants expérimentaux, nous obligera à une approche très inhabituelle du temps et donc nous fera réfléchir davantage.

Table des matières

Chapitre 1. Le but de l'histoire est le passé. Mais l'histoire peut-elle aller jusqu'à frôler le présent ?	1
1. L'histoire est vouée au passé.	1
2. Pas à tout le passé cependant.	1
3. L'historien évite l'actualité et l'avenir.	2
4. Un débat récent : l'historien doit-il frôler le présent ?	3
5. Comparaison avec des sciences expérimentales.	4
6. Conclusion : le passé humain, domaine réservé à l'historien.	6
Chapitre 2. L'histoire cherche ses explications dans le passé. Mais peut-elle les chercher hors du temps ?	7
1. Un objectif précis et bien limité dans le temps.	8
2. La méthode scienti...que : s'en tenir aux causes minimales.	8
3. Le premier exemple : "Le siècle de Louis XIV", de Voltaire.	8
4. À l'inverse de l'historien, ceux qui cherchent les causes radicales.	9
5. Inductions scienti...ques face aux déductions philosophiques.	10
6. Comparaison avec les sciences expérimentales : même refus des déductions philosophiques.	11
Chapitre 3. L'historien privilégie le temps mathématique dans son travail de documentation et la durée psychologique dans son exposé ...nal.	13
1. Le temps mathématique.	13
2. Le temps mathématique dans la documentation historique.	15
3. La durée psychologique dans l'ouvrage d'histoire scienti...que.	16
4. Comparaison avec les sciences expérimentales.	18
Chapitre 4. La relativité du temps historique.	21
1. Les inégalités de durée entre les groupes humains d'une même époque.	21
2. Les inégalités des durées individuelles.	23
3. Comment se construit la durée psychologique individuelle ?	23
4. Analogie avec les sciences expérimentales.	24

Chapitre 5. – Conclusion – Originalité de l’histoire : le passé ramené dans le présent.	27
Annexe A. Bibliographie	29
1. Sur la méthode historique :	29
2. Sur le temps :	29

CHAPITRE 1

Le but de l'histoire est le passé. Mais l'histoire peut-elle aller jusqu'à frôler le présent ?

Des trois éléments du temps – le passé à jamais révolu, le présent que nous vivons maintenant, le futur qui viendra forcément et qu'on appelle aussi « avenir », c'est le premier qui est l'objet de l'histoire. Jusqu'au dernier tiers du XXe siècle, la nécessité de maintenir rigoureusement l'histoire dans l'étude du passé a paru à tous indubitable. Cependant, à partir de 1980, des historiens ont revendiqué le droit d'aller, dans leurs recherches, le plus près possible du présent.

1. L'histoire est vouée au passé.

Du passé, l'historien doit recueillir les vestiges : c'est la première phase de son travail, appelée « heuristique ». Puis il faut qu'il vérifie soigneusement l'authenticité et l'autorité de chaque document par la « critique ». Ensuite, ces nombreux documents qu'il a fait entrer dans ses archives, et qui sont les restes, désormais certains, du temps révolu, l'historien les soumet aux efforts mille fois répétées de l'analyse et de la synthèse, pour parvenir à donner une explication rationnelle du passé et à le faire revivre.

Ainsi, grâce à l'historien, ce qui était pour l'humanité, dans le meilleur des cas, une masse informe de souvenirs, souvent mal conservés, déformés par leur ancienneté, un passé plutôt fantomatique, devient accessible en des livres écrits dans le respect d'une méthode de travail scientifique.

Il ne semble donc pas excessif de dire que l'histoire est vouée au passé.

2. Pas à tout le passé cependant.

Il est vrai que le domaine de la science historique n'englobe pas tout le passé : celui de la matière, des astres, des plantes, des animaux ne la concerne pas. Son passé est celui de l'humanité. Et encore pas tout entier. On s'accorde, en effet, à limiter le champ de l'historien

avec l'apparition des premiers témoignages écrits. Avant l'écriture – soit 4000 ans av. J.-C. – on ne se trouve plus dans le domaine de l'histoire, mais de la préhistoire. Il reste tout de même, en admettant cette limite, que quelques 6000 ans du passé humain forment le domaine de l'historien.

3. L'historien évite l'actualité et l'avenir.

Ajoutons que c'est exclusivement à ce passé de l'humanité que se consacre l'historien. Il n'est pas question, pour lui, de sortir du temps révolu pour se lancer dans l'explication des événements en cours ou de lancer vers l'avenir des hypothèses prospectives. Il ne manque pas de journalistes, d'économistes, de sociologues et de politiques pour tenter, avec plus ou moins de bonheur, ces efforts dans le présent ou vers l'avenir.

3.1. **Accessibilité retardée des documents.** Pour quelles raisons à t'on pris l'habitude de demander à l'histoire de borner ses ambitions au passé ? Dans les ouvrages de méthodologie destinés aux étudiants d'histoire contemporaine, pour éloigner les chercheurs d'une actualité trop immédiate, nous avons trouvé cet argument : l'accessibilité de la documentation est souvent retardée par des règlements administratifs ; de ce fait elle est insuffisante pour des sujets d'étude trop récents. Il suffit de savoir que la plupart des archives des divers pays soumettent la communication de leurs documents à des restrictions chronologiques qui peuvent aller souvent jusqu'à 80 années et même à 150 pour les dossiers concernant le personnel et à caractère médical. Les archives de la guerre de 1914 - 1918 commencent seulement à être assez facilement accessibles aux chercheurs.

3.2. **Les passions du présent perturbent l'étude des documents historiques.** En outre, tout ce qui est actuel est presque toujours marqué par la passion, le poids des mentalités, la volonté de faire triompher un point de vue. On parlera donc du passé pour y trouver des arguments pour servir telle cause, pour condamner ou pour louer. Attitude d'esprit compréhensible chez des hommes d'action mais que la rigueur scientifique doit faire écarter en histoire.

Voici la mise en garde que donnaient, dans un ancien et notoire "Guide de l'étudiant en histoire moderne et contemporaine", deux célèbres historiens français, Camille Bloch et Pierre Renouvin : « Choisir un sujet de thèse dans le but, avoué ou inconscient, de transposer dans le passé les querelles du présent, chercher à utiliser l'histoire dans un dessin de polémique actuelle... c'est fausser le sens du travail historique », (Guide de l'étudiant..., p.117)

3.3. Nécessité de laisser le temps faire son oeuvre. Même si le chercheur parvient à se dégager des passions qui altèrent forcément le jugement, il y a encore une autre raison qui doit le détourner de chercher à écrire l'histoire jusqu'au moment présent. C'est tout simplement qu'on ne peut comprendre, dans sa complexité, une situation humaine donnée, une évolution collective ou individuelle sur laquelle on prétend faire oeuvre d'historien, qu'à la condition de prendre bien garde de laisser le temps faire son oeuvre. On permettra ainsi aux oeuvres humaines de s'achever ou même d'être anéanties.

Citons encore ici un exemple donné aux élèves historiens. Qui pourrait prétendre comprendre cette tragédie de Corneille, le Cid, en ayant seulement assisté aux premières scènes et quitté le théâtre après le sou- et que Don Gormas donne au vieux Don Diègue. Il ne pourrait entreprendre d'écrire aussitôt sur cette tragédie. Il ne saurait le faire car il manque de recul. Il n'a pas su qu'il observe les acteurs pendant quelques minutes. Il aurait fallu qu'il laisse le temps faire son oeuvre pendant toute la durée de la pièce, qu'il attende que l'action soit totalement accomplie.

Au moins pour l'histoire dite "contemporaine", on risque fort de mal comprendre le sens des événements les moins éloignés de nous, de manquer de perspective. À tout homme pressé de juger les drames de l'histoire contemporaine et, le plus souvent, de prononcer des verdicts péremptaires, l'historien averti dira : «Pas encore ! Vous allez trop vite car la pièce n'est pas ...nie. Même si tel pays vient d'être battu, si tel autre triomphe, si telle situation économique ou sociale semble bien stabilisée, attendons donc pour mieux saisir le sens général des événements ».

Prenons un grand exemple dans l'histoire du XXe siècle : en 1968, ce qu'on appelle la "révolution culturelle chinoise" paraît, à tous les observateurs, une formidable "révolution de la culture". Il faudra attendre vingt ans pour en mesurer la complexité et percevoir qu'elle était d'abord une implacable et sanglante lutte politique pour le pouvoir à Pékin.

4. Un débat récent : l'historien doit-il frôler le présent ?

Nous devons signaler cependant que cette crainte de l'actuel, enseignée avec prudence par les plus grands historiens, a subi des critiques. Vers 1970, les programmes de l'enseignement secondaire et supérieur, au moins en France, se sont ouverts largement à des périodes d'histoire plus contemporaines, en réaction contre une pédagogie trop soucieuse de s'écarter du présent. On pouvait, tout compte fait, s'engager dans cette voie nouvelle sans oublier la rigueur scienti...que.

Puis, à partir de 1980, certains se sont mis à plaider avec insistance pour ce qu'ils ont appelé "l'histoire immédiate".

Le débat a donné lieu à des ouvrages de réflexion du plus haut intérêt. Et des historiens – tel René Rémond qui pendant de longues années est venu commenter, en direct, à la télévision, le résultat de presque toutes les consultations électorales de France – se sont approchés au plus près du présent.

Mais, au terme de son long contact avec l'actualité, René Rémond tire cette conclusion qui révèle si bien la nécessité du recul indispensable pour bien comprendre : «La connaissance de l'histoire sur un siècle ou deux permet d'inscrire le court terme dans la perspective d'une durée longue, indispensable... Seule histoire donne à un événement toute sa place et rien qu'elle »(Précis d'histoire immédiate, p. 27).

De ce débat animé sur "l'histoire immédiate", qui dure depuis une vingtaine d'années, il est résulté une compréhension meilleure de l'utilité qu'il peut y avoir, pour le journaliste de métier, à consulter des historiens pour mieux tenter d'évaluer le présent. Plus d'audace est venue aussi à certains chercheurs pour arrêter les livres d'histoire qu'ils rédigent plus près de l'actualité qu'autrefois. Mais nul ne soutiendra que l'historien doit aller jusqu'à sortir du passé pour devenir une doublure de journaliste.

Au terme de tous ces débats l'historien a toujours le droit de dire qu'il est un spécialiste du temps et même le savant qui se consacre totalement et exclusivement au passé humain.

5. Comparaison avec des sciences expérimentales.

C'est ici qu'il convient de comparer le temps historique avec celui des sciences expérimentales comme la physique et la biologie, ce qui pourra permettre de nuancer nos jugements. Nous comprendrons mieux dans quelle mesure l'historien peut se dire spécialiste du temps. L'histoire n'est-elle pas à ce sujet en compétition avec d'autres sciences ?

5.1. La biologie et le passé. L'historien est, certes, un spécialiste du temps, mais il n'est pas le seul.

Voici la biologie qui se propose d'étudier les êtres vivants, dans les règnes animal et végétal, à l'état statique, but de l'anatomie et de la classification, et à l'état dynamique, objet de la physiologie, ou encore dans leur rapport avec le monde extérieur. Dans son immense champ de recherche, la biologie rencontre évidemment le temps.

Car ces organismes vivants ne cessent d'évoluer dans le temps, de leur naissance à leur mort. La cellule végétale ou animale ou humaine a besoin de ce qu'on appelle "le temps biologique" pour se développer,

se nourrir, grandir et mourir. Elle le fait selon le rythme propre à son espèce et en fonction de ses lois particulières. Le temps de vie de chaque organisme correspond au nombre de multiplications possibles de ses cellules.

Le biologiste est donc amené à étudier l'évolution des organismes dans le temps. C'est ainsi que l'embryogénie s'occupe des transformations d'un organisme depuis l'oeuf ou le spore jusqu'à l'état adulte. L'embryologie se consacre à l'étude des embryogénies de divers organismes. L'organogenèse étudie l'évolution d'un seul organe, en ne manquant pas de décrire les métamorphoses qui sont les changements successifs d'une forme en une autre.

A ces disciplines particulières qui ont pour objet l'évolution au cours de la vie limitée de l'organisme, correspond, à un stade bien plus vaste, celles qui décrivent l'évolution générale des espèces au cours du temps. La paléontologie, étude la plus vaste, n'hésite pas à embrasser toutes les époques anciennes. Puis il y a la philogenèse qui n'envisage que l'évolution d'une seule espèce. Enfin la génétique a pour objet l'hérédité et ses variations.

Ce rapide coup d'oeil sur divers aspects de la recherche de la biologie nous a montrés à quel point elle est, elle aussi, engagée dans le temps.

5.2. La physique et le passé. Quant aux physiciens – et aux astrophysiciens – ils ont été, par l'extension même de leurs recherches, à cause des problèmes qu'elle soulevait, forcés de se projeter en quelque sorte, dans le passé. Avec Alexandre Friedmann, en 1922, on a pris conscience de l'expansion de l'univers, confirmée, en 1929, par Edwin Hubble. Les calculs des mathématiciens et les observations des télescopes ont fait découvrir le rayonnement fossile des photons de l'univers, réparti uniformément dans le cosmos. On a été amené à s'interroger sur le commencement de l'espace et du temps et on a tenté de donner un âge à l'univers : environ 14 milliards d'années.

Scrutant le passé, les physiciens se sont mis aussi à regarder l'avenir, essayant de prévoir vers quoi tend notre univers. Les biologistes s'intéressent également au temps à venir, cherchant à tirer parti de leurs découvertes, pour améliorer la vie des plantes, des animaux et de l'homme.

Voilà donc des remarques qui limitent singulièrement l'originalité que nous avons cru découvrir dans le temps historique : l'historien ne peut se dire le spécialiste du temps, alors que la chronologie a tellement d'importance pour les autres disciplines.

6. Conclusion : le passé humain, domaine réservé à l'historien.

Il demeure pourtant un domaine temporel qui appartient à l'histoire plus qu'à toute autre discipline : c'est le passé humain.

Alors que biologistes et physiciens n'hésitent pas à évoluer dans les trois éléments du temps, allant avec aisance, bien au-delà du présent de leurs laboratoires, vers le passé où le futur, l'historien seul est enfermé dans le passé.

Nous avons vu que des réflexions récentes des historiens ont considéré que la science historique pouvait frôler le présent, qu'elle avait même intérêt à le faire. Mais elle ne doit jamais prendre le présent lui-même comme l'objet de ses recherches, sous peine de se dénaturer. Et bien entendu l'historien ne doit pas jouer au prophète en se lançant vers l'avenir.

Telle est la première originalité du temps historique, qui nous apparaît avec certitude : il est absolument enfermé dans le passé. Oui l'historien peut dire, sans erreur : « Je suis le spécialiste du passé des hommes ».

CHAPITRE 2

L'histoire cherche ses explications dans le passé. Mais peut-elle les chercher hors du temps ?

Nous avons vu que l'objet de l'histoire est la connaissance du passé humain. Il est évident que pour connaître les événements passés, l'historien doit les expliquer, c'est à dire en rechercher les causes.

C'est précisément au sujet de cette recherche des causes qu'un grand débat a opposé longtemps les historiens aux philosophes.

Deux types de causes peuvent être invoquées, que les philosophes ont nommées "causes minimales" et "causes radicales".

Les causes minimales expliquent seulement comment les événements se sont passés. L'historien découvre ces causes en étudiant de près ce qui est arrivé à l'époque dont il veut écrire l'histoire. Ainsi il dira que le formidable enrichissement de l'Europe occidentale dans la seconde moitié du XIXe siècle a été causé par un magnifique essor des sciences et des techniques qui a lui même décuplé les moyens de production grâce à des machines-outils de plus en plus performantes. Cette cause – l'importance du machinisme à partir de 1850 –, si importante soit-elle, est appelée, par les philosophes, une cause minimale, car elle explique seulement comment l'enrichissement est devenu possible : grâce aux machines pouvant produire en quantité massive et à des prix de plus en plus bas.

Les historiens ont eu tendance à dire que ces causes dites minimales suffisaient bien pour leurs explications : « Nous ne pensons pas, écrivait l'historien Michel Lhéritier, que l'histoire a besoin de s'enfoncer plus loin, au risque de s'y perdre, dans l'étude des causes ».

Au contraire, répondait le philosophe Hegel, « l'histoire doit chercher ses explications fondamentales hors du temps, dans l'universel ». Il voulait dire qu'elle devait atteindre ce que la philosophie appelle les causes radicales, celles qui, au delà du comment, nous expliquent le pourquoi des événements. Nous verrons un peu plus loin des exemples de ces causes radicales.

8 2. LES EXPLICATIONS CHERCHÉES EXCLUSIVEMENT DANS LE TEMPS

Disons, des maintenant, que le débat sur les causes a été pratiquement clos par les historiens, qui, dès la fin du XIXe siècle ont partout admis qu'ils ne devaient pas chercher leurs explications hors du temps. C'est en suivant cette règle, modeste mais précise, que l'histoire scientifique a réalisé, au XXe siècle, d'immenses progrès dans la connaissance du passé.

1. Un objectif précis et bien limité dans le temps.

L'histoire, en dépit de l'immensité du passé humain qu'elle peut prospector, à un objectif précis, limité, scientifiquement raisonnable.

L'historien a seulement pour mission de nous dire ce qui est arrivé à tel moment, à telle période particulière du passé humain, à telle société ou même, plus simplement encore, à tel individu.

L'historien se verra par exemple comme objectif l'étude du «commerce méditerranéen à la fin de l'Empire romain », ou bien de «la ville marocaine de Fez, au XIIe et XIIIe siècles », ou encore des «caractères originaux de l'histoire rurale française au Moyen-Age », pour citer quelques titres d'ouvrages d'histoire très connus, qu'on trouve facilement dans les bibliothèques universitaires.

2. La méthode scientifique : s'en tenir aux causes minimales.

Dans ce but, l'historien a extrait patiemment, de la masse gigantesque des vestiges et textes laissés par le passé, les documents qui concernent son seul sujet. Il les examinera avec un esprit critique rigoureux. Il réfléchira, pour essayer de comprendre l'enchaînement des causes et conséquences. Bien entendu, son objectif étant limité à un moment précis du temps, cet historien scientifique va, par principe, s'en tenir aux causes minimales, celle qui normalement se manifestent à l'échelle du siècle ou de quelques années. Il fera, ce qu'on appelle de l'histoire scientifique.

En fin de compte, il restera dans le temps, il cherchera ses explications sans essayer d'aller plus haut et plus loin. Il sera toujours ce chercheur qui chemine – disons le mot – humblement dans le concret, qui ne quitte pas ce bas-monde, qui s'interdit absolument, pour expliquer, de s'appuyer sur de grands systèmes de pensée et de vastes visions philosophiques d'ensemble.

3. Le premier exemple : "Le siècle de Louis XIV", de Voltaire.

Telle est la règle absolue de l'histoire scientifique, partout admise au XXe siècle : ne pas sortir du temps. Soulignons que cette exigence a

été formulée pour la première fois en France, par un ouvrage d'histoire, vieux de 250 ans – il date de 1751 – qui a certes extrêmement vieilli du fait du progrès même des recherches historiques, mais qui n'en a pas moins ouvert la voie que, depuis, tous les historiens rigoureux ont suivie. Il s'agit du "Siècle de Louis XIV", de Voltaire.

Pour la première fois, avec une détermination sans faille, l'histoire a été placée uniquement dans le temps. L'historien Voltaire, qui est d'ailleurs très soucieux de ne s'appuyer que sur une documentation rigoureuse, attentivement contrôlée, ne cherche ses explications que dans le jeu des causalités minimales, celles qui peuvent être vérifiées par des lois scientifiques, celles dont nous observons sans cesse le jeu dans cette existence temporelle.

4. À l'inverse de l'historien, ceux qui cherchent les causes radicales.

À l'inverse de la voie scientifique ouverte par Voltaire, d'autres hommes ont cherché à comprendre le passé humain avec des ambitions plus vastes que celles de l'historien.

Le philosophe réfléchit aussi sur le passé – tout le passé – mais pour savoir où va l'humanité. Voilà son immense projet : découvrir le sens de l'histoire.

Que veut la philosophie de l'histoire : elle cherche à discerner si un ordre logique existe à travers les accidents de l'histoire. Elle veut savoir si à travers la masse apparemment désordonnée des événements, des hasards, il n'y a pas, sous-jacente, une idée directrice, une loi générale qui mène l'humanité.

Pour atteindre son but, le philosophe, comme nous l'avons déjà dit, ne saurait se contenter d'expliquer le passé avec les causes minimales, immédiates ou proches des événements. Il lui faut donc aller jusqu'à la causalité radicale, comme on dit en philosophie, celle qui, au-delà du comment des choses, en cherche le pourquoi.

Ce que le philosophe tente de faire avec ses seuls raisonnements, des esprits religieux l'ont entrepris en s'appuyant aussi sur des principes qu'ils tirent de leurs croyances.

4.1. Les exemples de Bossuet et de Montesquieu. Avant Voltaire, l'histoire était ainsi, par ses explications, sortie du temps pour invoquer l'action de Dieu dans les événements humains : ce fut, sous la plume de Bossuet, le "Discours sur l'histoire universelle".

L'histoire sortait encore du temps, et d'une autre manière, avec le livre de Montesquieu : "Considération sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence". Ici, ce n'est plus un théologien qui

veut expliquer : donc plus d'appels à la Providence divine. Mais avec Montesquieu, on a un philosophe qui prétend saisir les "lois" du gouvernement des hommes. C'est donc le passé humain qui est interprété selon un système philosophique, celui que Montesquieu veut illustrer. Autrement dit, là aussi, par ses explications, Montesquieu «dépasse le temps ».

4.2. Les exemples de Hegel et de Karl Marx. Cette tendance – d'ailleurs tout à fait admissible si on n'hésite pas à sortir du cadre scienti...que indiqué par Voltaire – se manifestera au siècle suivant, dans diverses visions philosophiques de l'histoire.

Ainsi Hegel construira un système explicatif général. L'histoire, dira-t-il, est fondamentalement la réalisation progressive de l'Esprit, principe impersonnel. Elle tend vers une ...n, qui est le savoir absolu. L'histoire humaine, affirme Hegel, c'est "l'idée en marche".

Mais pas du tout dira le philosophe Karl Marx! Au contraire se sont les techniques, les outils qui déterminent les possibilités humaines. La vie matérielle des hommes contient les explications de toutes leurs activités ainsi que du devenir de l'humanité. La lutte des classes est la forme obligatoire qu'a pris toute histoire. Elle s'achèvera par la victoire des prolétaires et la venue d'un monde où l'homme maîtrisa en...n son destin. Quand le prolétariat prendra en charge l'Etat, commencera le règne de la liberté et de la paix universelle.

Hegel, Marx : voilà deux exemples, parmi beaucoup d'autres, de philosophes qui prétendent connaître la cause radicale de toute histoire.

5. Inductions scienti...ques face aux déductions philosophiques.

Pour donner leurs grandes explications radicales, de l'évolution de l'humanité, les philosophes partent donc de principes, de systèmes d'idées d'où ils veulent déduire la vérité : c'est la déduction philosophique.

Personne n'empêchera les philosophes de raisonner ainsi par déductions, c'est-à-dire à partir de systèmes qu'ils édi...ent hardiment dans le domaine des idées pures – systèmes dont la valeur peut être grande – mais qui surplombent le temps où travaille l'historien.

Tout au contraire, dans le sillage tracé, il y a bien longtemps par " Le siècle de Louis XIV " de Voltaire, tous les historiens rigoureux du XIXe et surtout du XXe siècle, se sont engouârés. Laisant aux philosophes les grandes déductions rationnelles et le soin de découvrir ce qu'ils appellent les causalités radicales, ils se sont contentés, en savants méthodiques, de demeurer enfermés dans le temps, se bornant – ce

qui est déjà assez difficile – à y découvrir les causes minimales mais certaines des événements du passé. Ils ont utilisés pour cela l'induction scientifique, le type de raisonnement qui ne part pas d'un principe mais de l'observation rigoureuse des faits, pour découvrir les causes des événements passés.

6. Comparaison avec les sciences expérimentales : même refus des déductions philosophiques.

Mais voici que nous sommes encore obligés de nous interroger. Quand nous disons que l'historien, voué au passé, est obligé de n'en pas sortir pour en donner des explications, avons-nous défini un caractère original de la science historique ?

Absolument pas : cette caractéristique est très exactement celle de toute démarche scientifique, telle que l'ont admis tous les chercheurs du XXe siècle. Aucun physicien, aucun biologiste n'accepterait, en rédigeant un livre de recherche, d'y faire intervenir des considérations philosophiques ou religieuses.

Ce n'est pas que ces divers esprits scientifiques ne puissent, s'ils en sentent le besoin, réfléchir et même approfondir tel système philosophique ou telle croyance.

Mais, dans ce cas, ils le feront toujours en dehors de la recherche scientifique, ne mélangeant jamais les genres.

Les résultats obtenus par toutes les sciences – y compris l'histoire – au cours du XXe siècle, ont été si importants que nul ne songerait aujourd'hui à réformer cette méthode scientifique.

12 2. LES EXPLICATIONS CHERCHÉES EXCLUSIVEMENT DANS LE TEMPS

CHAPITRE 3

L'historien privilégie le temps mathématique dans son travail de documentation et la durée psychologique dans son exposé ...nal.

Dans ses études magistrales sur le temps, Henri Bergson a distingué le temps des calendriers – et, si on veut être plus précis, des horloges – qu'il appelle le temps mathématique et la durée psychologique, ou temps réel, celui qui se déroule en chacun de nous, dans ce que les psychologues nomment notre "courant de conscience".

L'histoire utilise couramment ces deux formes du temps, mais pas de la même manière. Elle privilégie en effet le temps mathématique dans la phase préparatoire de son oeuvre scientifique. Elle s'en écarte, au contraire, le plus possible dans la présentation ...nale de ses résultats, cherchant surtout à traduire alors le temps en durée psychologique, individuelle ou, plus souvent, collective.

1. Le temps mathématique.

Avant de suivre l'historien, dans ses deux utilisations du temps si nettement opposées, il convient de bien distinguer le temps mathématique de la durée.

D'où vient ce qu'on appelle le temps mathématique ? D'une construction artificielle réalisée par les savants désireux de comprendre la durée, ce temps réel que nous vivons tous en notre conscience.

Bien entendu, ils l'ont étudié avec leur habituelle méthode de pensée. Ils ont usé de l'analyse qui, comme l'indique l'étymologie du mot grec – analisis – découpe, tronçonne en éléments simples. Donc, face à la durée perçue dans notre courant de conscience, par le mouvement et le changement constant de perceptions, d'images, d'idées, d'affects que nous ne cessons de ressentir, les savants ont découpé en divers tronçons.

Rappelons ici les points essentiels de la thèse de Bergson sur ce qu'il nomme le "temps mathématique" :

1.1. **Analyse du mouvement.** Quand nous voulons analyser le mouvement constant – cet élément de la durée, temps réel – nous l'analysons et dé...nissons une série de positions successives. Dans ce mouvement, dira le savant, nous étions d'abord dans la position A. Puis on est passé en B, en C, en D, en E, etc.. Le mouvement, qui était une manifestation de vie, est ainsi devenu pour nous "une série de positions".

1.2. **Analyse du changement.** Voici maintenant le deuxième élément du temps réel : le changement incessant. Pour concevoir le changement, notre esprit procède de même que pour le mouvement. Il analyse, donc il tronçonne le vivant. Il dit : nous sommes partis de l'état A, par exemple de l'inquiétude. Puis on est passé par l'état B, l'angoisse. Puis on est arrivé en C, la surprise. On a atteint D, le soulagement, puis E, le contentement, etc. Autrement dit le flux émotionnel et changeant qui agitait notre courant de conscience est devenu une froide "série d'états".

Ainsi, le temps réel, la durée vivant en notre esprit, est devenue du temps mathématique, c'est-à-dire une juxtaposition de parties distinctes.

1.3. **Le temps mesuré dans l'espace.** En fait, ce temps mathématique, nous ...nissons par le mesurer dans l'espace, sur une droite, ou, si l'on veut, sur le cercle de l'horloge. Là, les mouvements de l'aiguille vont inexorablement découper le temps en intervalles rigoureusement nets et immuables, alors que la durée est perpétuel mouvement et changement.

1.4. **Temps factice mais très utile.** Certes, nous dirons que les parties distinctes que le savant a tronçonnées dans le cours du temps réel qu'il a réussi à analyser, se succèdent comme chaque seconde succède implacablement à la seconde précédente. Mais cela ne saurait enlever son in...rmité aux temps mathématique : il n'est plus vivant. Il est une association de positions et états qui schématisent arbitrairement le courant vivant de la durée.

Le temps mathématique et du temps en morceaux : ce n'est plus de la durée vivante.

Cette in...rmité du temps des calendriers et horloges ne saurait cependant faire oublier combien cette ...guration temporelle nous est utile. Les savants ont ainsi à leur disposition un temps précis, des moments rigoureusement comparables à d'autres. Les hommes d'action, grâce à ce temps mathématique, ...xeront sans erreur possible leurs rendez-vous et leurs voyages

2. Le temps mathématique dans la documentation historique.

Ce temps mathématique, l'historien ne manque pas d'en tirer le plus grand parti. Voici ce chercheur dans la phase première de son travail. Celle de l'heuristique, de la recherche des documents, et aussi de la critique, où il soupèse soigneusement l'authenticité et l'autorité de chaque document nécessaire à l'étude de son sujet, de chacun de ces vestiges et témoignages qu'il puise parmi tous ceux, innombrables, que les événements passés nous ont laissés.

Chaque document que l'historien parvient à extraire des traces du temps révolu, doit être, par lui, daté et localisé. Un document historique est toujours une trace de ce qui fut en tel lieu, à tel date.

Le lieu se définit évidemment en fonction de la géographie, cette indispensable science auxiliaire de l'histoire. Et la date est inscrite sur le document en référence à la chronologie, cette science du temps, qui est évidemment l'autre discipline sans cesse au service de l'historien, dans son premier travail de recherche.

Bien entendu, cette chronologie va exprimer le temps en fonction de conventions : des ères qui font partir le temps d'un événement estimé capital pour l'humanité, telle la naissance de Jésus-Christ, ou d'événements d'importance plus restreinte, comme le début du règne de tel souverain, etc... Le temps est encore divisé, toujours pas convention, en siècles, années, mois, minutes et secondes.

Dans l'établissement de ses "...ches documentaires", tout historien, après avoir inscrit rigoureusement l'origine du document, ne manquera jamais de le dater. Et si la date ne peut être ...xée avec certitude – ce qui arrive souvent pour les documents des périodes très anciennes – il doit tout de même s'efforcer de situer approximativement le témoignage, en indiquant qu'il s'agit d'une date probable et non certaine.

2.1. Les difficultés de la datation historique. Tous les manuels de méthodologie écrits par des historiens de métier à l'usage des étudiants d'histoire – et que nous avons consultés – indiquent avec netteté que l'effort de datation est indispensable pour la documentation historique. Ils en soulignent aussi les difficultés, dues, par exemple, aux différences des calendriers : les calendriers de la Grèce antique sont souvent incertains ; l'année de la Rome antique comportait des modifications compliquées qui ont toujours donné beaucoup de mal aux historiens. On connaît aussi les différences entre le "calendrier julien" et le "calendrier grégorien", et encore les conversions qu'obligent à faire

avec le calendrier actuel, désormais en usage partout, les divisions du temps adoptées en France sous la Révolution, à partir de 1793.

2.2. Une cotation temporelle suffisamment neutre. Quel que soit le type de calendrier, le but de tout historien est de traduire l'événement en temps mathématique, c'est-à-dire de le charger, au-delà de tout caractère personnel, affectif, occasionnel, d'une cotation temporelle suffisamment neutre pour permettre de le situer dans le cours général du temps.

Ce n'est pas sans difficultés que les historiens ont atteint ce but. Car dans les époques anciennes, la science du temps était incertaine. Grecs et Romains, comme nous l'avons signalé plus haut, ne disposaient pas de calendriers vraiment adaptés aux données astronomiques. Les chroniqueurs antiques étaient surtout gênés par l'absence d'une date initiale suffisamment marquante, d'un repère chronologique universellement admis. A Rome on pouvait dater les événements à partir d'un fait en partie légendaire : la fondation de la Ville par Romulus (vers 753 avant J.C.). Mais on datait plutôt, à l'époque impériale romaine, à partir de l'année de l'avènement du souverain. C'est seulement à la fin de l'Empire romain que l'adoption de la naissance de Jésus Christ, comme point de départ de toute chronologie, facilita considérablement la tâche des historiens, encore que l'usage de ce calendrier resta longtemps limité au monde européen. Puis l'ampleur et la rapidité des échanges internationaux rendirent indispensable, à la fin du XIXe siècle une chronologie universelle.

La différence des moyens chronologiques, utilisés selon les diverses époques, n'empêche pas la similitude des attitudes : aujourd'hui, comme dans les temps les plus anciens, l'histoire traduit les événements en un temps abstrait - ce que Bergson appelle le "temps mathématique" - afin de pouvoir les situer, l'un par rapport à l'autre, et les comparer sans difficulté.

3. La durée psychologique dans l'ouvrage d'histoire scientifique.

Mais voici que la phase préparatoire du travail historique s'achève, celle de la documentation. Le chercheur dispose maintenant d'une masse considérable de textes où les événements du passé sont scientifiquement transcrits, étiquetés avec précision, selon le lieu et le temps où ils se sont produits.

Voici que s'ouvre pour l'historien la nouvelle phase, celle du travail créateur, ou par les efforts alternatifs et inlassablement répétés de

l'analyse de la synthèse qu'il va exercer sur ses ...ches documentaires, il va faire naître ce livre d'histoire qu'il projetait d'écrire.

3.1. Quel plan adopter ? Bientôt son esprit, qui ne cesse d'interroger les ...ches documentaires et de tenter de les élaborer va se poser la question incontournable : "Quel plan vais-je adopter pour exposer, dans mon livre, ce moment du passé que je dois, à la fois, expliquer et faire revivre ? " Car un livre vaut d'abord par son plan : c'est par lui que se manifeste initialement la compétence de l'historien.

Celui-ci va donc se demander : "Dois-je présenter les événements selon le plan chronologique – comme ils sont déjà classés dans les ...chiers documentaires – en fonction du temps des calendriers –, ou bien dois-je adopter cet autre classement qu'on appelle le plan logique, par grandes rubriques aux titres explicatifs donnant, en deux ou trois mots, une signi...cation précise ? " .

Presque toujours l'historien de métier répugne à choisir le plan chronologique. Car il sait bien qu'en déversant les événements de cette manière, dans le livre d'histoire qu'il doit écrire, il ne dépassera pas le niveau élémentaire de la simple "chronique", ce torrent de dates, si on ose dire, qui ne permet guère de saisir les ...ls directeurs du passé, les grands faits qui ont eu une influence décisive, les tournants qui ont marqué les époques, la charge affective que tel ou tel événement a eu pour les esprits du temps, etc.

Aussi la période historique que l'on veut expliquer sera donc présentée en chapitre "thématiques" touchant à l'évolution démographique, économique, sociale, culturelle, etc.

3.2. Un exemple concernant l'histoire de la révolution de 1789. Ouvrons donc "Histoire de la France", une des grandes synthèses historiques réalisés par des universitaires français vers la ...n du XXe siècle, sous la direction de Georges Duby. Voici comment l'historien Michel Vovelle y traite de la Révolution française.

Il ne va pas suivre le fastidieux découpage chronologique correspondant aux quatre pouvoirs successifs : 1789-1791 (Constituante) ; 1791-1792 (Législative) ; 1792-1795 (Convention) ; 1795-1799 (Directoire). Au contraire il regroupe les faits sous deux rubriques qui veulent traduire la durée vraiment vécue par les hommes du temps.

D'abord celle de l'élan révolutionnaire qui les anime, avec tous ses remous politiques, sociaux et économiques. Il titre donc sa première partie : "La Révolution en marche", contenant ces quatre chapitres : – Pourquoi la révolution ? – Les succès d'une révolution bourgeoise – La révolution populaire – Rentrée dans l'ordre.

Puis, dans une deuxième partie, intitulée "Civilisation révolutionnaire", il évoque l'effort des révolutionnaires pour construire du durable, leurs illusions et leurs échecs. À la durée combative de la première partie succède donc la durée constructive, sous les trois chapitres : – L'éphémère – Les valeurs sûres – Expérimentations et promesses.

Qu'a donc fait l'historien Vovelle en choisissant ses divisions et titres? Il a tout simplement substitué au temps mathématique qui découpait la Révolution en quatre périodes – temps des calendriers trop neutre – le temps réel, la durée psychologique collective vécue par les Français entre 1789 et 1799.

On peut d'ailleurs admettre ou discuter son plan. On peut même en proposer un autre qu'on estimera plus parlant et plus conforme à ce qui se passa vraiment. Ces divergences ne sont pas la question que nous débattons ici. L'essentiel est de souligner que tout historien, au delà des dates du calendrier se doit de rechercher, avant tout, les durées, c'est à dire le temps qui a été réellement vécu par les contemporains.

Temps mathématique pour la documentation, mais traduit ensuite en durée pour la synthèse ...nale : telle est la règle suivie par l'histoire quand elle se veut féconde.

4. Comparaison avec les sciences expérimentales.

Ayant ainsi précisé la double perception du temps par l'historien, lorsqu'il veut réaliser son oeuvre, nous devons comparer. Que font les autres chercheurs scienti...ques, en ce qui concerne le temps?

4.1. Le temps mathématique dans les sciences expérimentales. Eux aussi ont sans cesse recours au temps mathématique. Il est même normal qu'ils y fassent un appel plus systématique que l'historien. Savants expérimentaux, ayant, à la différence de ce qui se passe en histoire, la possibilité de reproduire systématiquement, dans leurs laboratoires, les faits qu'ils veulent étudier, ils traduisent toutes leurs observations en temps mathématique. Toutes les évolutions temporelles qu'il remarquent au cours de leurs expériences, comme toutes celles qu'il constatent dans les phénomènes purement naturels qu'ils découvrent, sont exprimées par eux dans le temps mathématique des calendriers et des horloges, avec une neutralité et une précision vraiment scienti...ques.

Force nous est donc de conclure que l'historien, dans sa phase de documentation, ne procède pas de façon originale. Il ne fait que se comporter ...dèlement comme tous les scienti...ques.

4.2. La durée dans les sciences expérimentales. Mais que dire de son recours systématique à la durée, au temps réel et si variable des hommes? L'historien en a-t-il le privilège? Pas absolument.

Sans doute, le physicien ne rencontre jamais, dans ses recherches, la durée – au sens où Bergson l'entendait – qu'elle soit individuelle ou collective. Le temps de la physique n'est pas celui des hommes, des animaux, ni même des plantes. La froide rigueur du temps mathématique lui conviendra toujours. La détermination du temps, en physique à quelque chose d'impératif, d'absolu, de la pureté du quartz, de la précision de l'horloge atomique, de la régularité des pulsars...

Mais, pour le biologiste, la situation est toute différente. La biologie, comme l'histoire, travaille sur des réalités vivantes, fluctuantes, complexes, individuelles ou collectives, qu'il faut savoir respecter si on veut comprendre les organismes qu'on étudie.

Biologie et histoire rencontrent des temps vivants, multiples, qui n'avancent pas aux mêmes rythmes et à la même vitesse.

Alors que le physicien sera toujours à l'aise avec le temps des horloges, le biologiste aura tendance, dans son respect des rythmes vitaux, à s'insurger contre la brutalité avec laquelle, par exemple, on impose une heure universelle et, avec elle, une organisation identique du travail et des loisirs, aux jeunes enfants des écoles et aux adultes des bureaux et usines, qui n'ont pas du tout les mêmes rythmes biologiques.

La chronobiologie, la chronopharmacologie, la chronoépidémiologie, la chronothérapie, toutes ces branches si agissantes de la science biologique vont réclamer l'obéissance, non aux horloges habituelles, mais à ce qu'ils appellent nos "horloges circadiennes et annuelles", c'est-à-dire au temps réellement vécu, à nos durées personnelles et d'espèces. Faute d'obéir à ses horloges biologiques naturelles, les analyses médicales peuvent être faussées, l'efficacité des médicaments diminuée, la toxicité d'un traitement anticancéreux augmentée.

Quand le biologiste, en...n, se penche particulièrement sur le fonctionnement de l'organisme humain, il est obligé de souligner, très fortement, l'action psychosomatique, c'est-à-dire, en ...n de compte, l'influence de cette mystérieuse durée qui s'exprime dans le courant de notre conscience et qui, par les craintes ou les espoirs qu'elle véhicule, réagit en bien ou en mal sur nos organes vitaux.

4.3. L'usage de la durée n'est pas une spécialité de l'histoire.

Ainsi donc, cette comparaison avec le temps biologique nous permet de relativiser fortement le recours à la durée fait par l'historien.

Dans la phase terminale de ses recherches sa démarche n'est pas aussi originale qu'on aurait pu le penser avant d'avoir comparé avec la biologie.

CHAPITRE 4

La relativité du temps historique.

Le temps en histoire n'a pas une valeur absolue. Même quand on le traduit en temps mathématique pour les commodités de la science ou de l'action, on ne saurait oublier que le temps historique – celui dans lequel s'est déroulé le passé des hommes – n'en demeure pas moins une durée, dans le sens que Bergson donnera à ce mot, un temps psychologique, c'est-à-dire une réalité humaine, le temps d'un groupe social ou d'un individu.

Or cette durée – ou plutôt ces innombrables durées – n'ont cessé de varier, ici ou là, au cours d'une même époque. Elles ont changé constamment avec les acquis des divers milieux et, plus encore, selon les réactions psychologiques individuelles. Les contenus de ces durées ont été sous la dépendance des conditions techniques, économiques, sociales, culturelles, religieuses, politiques, des guerres et des heurts les plus divers. Il y a donc une relativité du temps de l'histoire humaine.

1. Les inégalités de durée entre les groupes humains d'une même époque.

Aussi l'historien, pour expliquer les événements du passé, doit-il prendre extrêmement garde aux inégalités de durée existant entre les groupes humains. Qu'est-ce à dire ? Ceci, qui est malheureusement oublié souvent, au risque de fausser gravement le sens des événements : tous les peuples, tous les groupes humains, ne vivent pas au même temps réel, même s'ils sont contemporains d'après le calendrier.

Bien entendu, l'histoire du XIXe siècle par exemple, à Paris ou en cette Afrique centrale que parcourt tel explorateur, s'inscrit toujours, pour les journalistes qui rendent compte des événements à leurs lecteurs, sur le même calendrier. Mais a-t-on le droit de dire que tous les peuples du XIXe siècle, effectivement contemporains selon le temps mathématique, vivent au même temps réel, dans la même durée ?

Évidemment non ! Car la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la Belgique et les Pays-Bas sont, au XIXe siècle, surtout à partir de 1850, intensément engagés dans la grande industrialisation et disposent

de puissantes possibilités ...nancières et commerciales. Mais, à la même époque, l'Italie, l'Espagne, de vastes portions de l'Europe centrale et orientale vivent encore aux rythmes ruraux des siècles précédents. La durée historique de ces derniers pays n'est pas du tout, au XIXe siècle, celle, bien plus trépidante et moderne, des pays précédents.

Et que dire de la différence de durée qui sépare alors un peuple en pleine expansion coloniale comme la France et le Maroc, avec lequel elle va entrer en contact au seuil du XXe siècle? En 1900, le Maroc n'a pas une seule route, mais seulement des pistes muletières, pas un seul vrai port. Il a des structures artisanales tout à fait médiévales, des structures politiques qui souvriraient la comparaison avec celles de l'Europe aux temps malheureux de la Féodalité. C'est la rencontre soudaine de ces deux mondes, le français et le marocain, vivant vers 1900, à plusieurs siècles de décalage, qui va rendre très dramatique, passionnante à étudier comme une gigantesque épreuve d'alchimie humaine, l'histoire du Maroc entrant brutalement en contact avec l'armée, les techniques, les forces économiques, les idéologies et mentalités de la France du XXe siècle.

Toujours, dans toute étude d'histoire, le chercheur doit se demander, au-delà des similitudes chronologiques aÇrmées par le calendrier : à quel temps, à quelle durée vit réellement tel peuple.

Il ne s'agit pas de dire brutalement et sans nuances que la durée de tel peuple est "moderne" et que celle de tel autre est "arriérée". Formules injustes car fondées le plus souvent sur la comparaison super...cielle des niveaux des richesses matérielles ou techniques.

Il faut plutôt comprendre que chaque grand groupe humain a, en lui, du fait de mille inÇuences - dont beaucoup sont ancestrales - une perception du temps bien différente. Ainsi l'Asiatique, quand il est marqué par la philosophie bouddhiste et la recherche du Nirvana, aura tendance à vivre à un rythme plus calme, moins trépidant que des Européens, plongés depuis longtemps dans une pensée de type cartésien et une mentalité d'eÇcacité.

Dès qu'on s'interroge sur les durées des groupes humains il faut tenir compte des formes de pensée ancestrales. Pour comprendre les diverses durées, il faut remonter des siècles en arrière et ne jamais considérer n'importe quelle durée comme interchangeable avec une autre.

2. Les inégalités des durées individuelles.

Allons plus loin encore pour comprendre combien l'historien doit prendre garde aux inégalités de durée. Elles ne sont pas seulement perceptibles entre les peuples et les sociétés. Elles apparaissent davantage quand on examine les durées individuelles.

Car l'histoire ne se réduit pas à des durées collectives. Qu'est-ce que l'histoire de France, quand on veut bien y regarder de près ? Celle de l'évolution d'une multitude d'êtres humains. Celle de cette réalité humaine toujours variable, faite des 8 millions d'habitants qui peuplent la France féodale de l'an 1000, des 15 millions de Français qui, à la fin du XVe siècle, vivaient sous le roi Charles VIII, celle des 17 millions de sujets de Louis XIV, en 1660, au début du règne personnel de ce monarque, celle des 26 millions de Français de 1789, des 39 millions de 1900, des 55 millions de 1986, etc..

Sans doute on sera tenté de répondre avec brutalité : « mais pas du tout ! La France c'est l'ensemble de ces êtres humains qui, à cette époque, vivaient dans les mêmes structures, marqués par les mêmes croyances, soutenus ici, déformés là, par les mêmes mentalités, connaissant les mêmes épreuves de guerre, de famine, les mêmes victoires et les mêmes illusions ».

Certes, dire cela n'est pas faux. Mais attention à la simplification outrancière du passé ! Car la France, c'est tout de même, chaque fois et très concrètement, des millions de durées personnelles. Et pour qui veut comprendre, il faut savoir distinguer : tel groupe humain, telle classe sociale, tels adeptes de telle croyance. Même au temps si terriblement uniformisateur de la télévision omniprésente, les diversités de durée existent toujours, dont l'historien qui veut écrire une biographie, doit tenir le plus grand compte.

3. Comment se construit la durée psychologique individuelle ?

Puisqu'il est question de cette durée individuelle que l'histoire biographique doit étudier, posons-nous maintenant la question inévitable : comment se construit la "durée psychologique" d'un être humain ?

On ne saurait en ce domaine, oublier les lucides analyses faites par Henri Bergson, par exemple dans son grand livre "La pensée et le mouvant". La nature de notre durée varie selon les objets considérés par notre esprit. Selon que nous avons la ferme volonté, pour parler comme Bergson, d'écarter plus ou moins « les deux pointes du compas de notre attention », nous englobons dans notre présent une part plus ou moins grande du passé. Ce peut être d'ailleurs notre passé personnel, mais

aussi la passé collectif de notre peuple, de groupes humains auxquels nous voulons vivement nous intéresser. Notre attention peut porter ainsi très loin – et même extrêmement loin – sur ce qu'elle veut bien englober du passé. Mais aussi, elle peut se tendre très loin vers l'avenir et même, pourquoi pas, l'attendre sans ...xer de limites.

On ne saurait, à ce sujet, négliger les analyses de Jean-Paul Sartre qui, dans toute son oeuvre, à insisté longuement sur le "le projet", c'est-à-dire l'intention qu'on jette en avant de soi, vers l'avenir. «Tachez de saisir votre conscience, écrit-il, et sondez là. Vous verrez qu'elle est creuse et qu'on n'y trouve que de l'avenir ». C'est par ses "projections en avant", que la durée individuelle, fouillant plus ou moins le passé, se charge aussi et sans cesse de l'avenir qu'elle veut bien attendre.

En ...n de compte, cette volonté de notre esprit qui rassemble le passé, qui se met en attente ardente de l'avenir, peut changer radicalement la durée psychologique dans laquelle vit tel individu et instaurer entre les êtres humains des différences formidables. Or, cette volonté qui façonne les durées intérieures dépend des structures intellectuelles, affectives, spirituelles de chacun. Voilà pourquoi, quand un historien, au-delà de l'histoire d'ensemble des grands groupes humains, veut écrire des biographies – ces histoires individuelles si difficiles à saisir – il lui faut d'abord se poser cette question : «Quelles sont les structures mentales de cet être humain ? » La réponse lui indiquera aussitôt à quel rythme intérieur vit cet homme, qu'elle est la nature de sa durée psychologique. Et tout ce que l'historien écrira de cet individu sera marqué forcément par son type de durée particulière.

Ainsi donc, il n'est pas exagéré de dire que la relativité du temps historique doit être toujours présente à l'esprit des chercheurs. C'est parce que ces durées, sociales et plus encore individuelles, sont multiples et sans cesse fluctuantes que l'histoire est une science très difficile et que ses conclusions peuvent souvent être remises en cause.

4. Analogie avec les sciences expérimentales.

Bien entendu, parler de relativité du temps historique amène, par analogie, à évoquer la relativité du temps chère aux physiciens. On ne saurait ici pousser loin la comparaison de ce qui n'est pas de même nature, le temps humain n'étant pas celui de la physique. On dira simplement qu'il n'y a que des similitudes partielles – c'est le sens du mot analogie – entre relativité du temps des physiciens et relativité du temps historique.

Il est cependant frappant que les deux relativités aient été découvertes au XXe siècle.

Car les historiens, avant le grand brassage des peuples provoqués d'abord par les contacts coloniaux, puis par les grands échanges économiques internationaux joints au formidable essor des communications, n'avaient pas fortement conscience des différences de durée entre les peuples vivant à la même époque. C'est à partir du XXe siècle, que l'histoire a mis très fortement l'accent sur ces différences de durée, en étudiant profondément la psychologie et les institutions des peuples lointains, avec un intérêt accru et, ajoutons-le, un plus grand respect des autres.

Or - concordance évidemment de pur hasard - c'est en 1905 que le physicien Einstein propose la théorie de la relativité restreinte pour résoudre un certain nombre de contradictions et expliquer de manière satisfaisante certains résultats expérimentaux. Cette théorie a été complétée en 1918 par celle de la relativité généralisée qui donne la clé du problème de la gravitation et encore, en 1949, par une tentative d'Einstein de fondre ensemble la gravitation et l'électromagnétisme.

Jusqu'à-là, on avait édifié, sur les concepts d'un espace et d'un temps absolus, la mécanique, la physique, les sciences physico-chimiques et leurs conséquences biologiques. La physique avait essentiellement pour théâtre l'espace euclidien où régnait un temps absolu. La conception nouvelle devenait tout autre. On arrivait à une fusion de la géométrie et de la physique rendant impossible l'existence d'un temps et d'un espace absolus.

Si, entre relativité du temps historique et les théories de la relativité des physiciens on ne peut établir qu'une simple analogie, on pourra sans doute aller plus loin si on considère la biologie. En effet, dès qu'on entre dans le domaine du vivant, on trouve la complexité et le particulier auquel les historiens sont habitués.

Certes, il y a bien, en biologie, les lois générales des espèces. Mais on tient aussi de plus en plus compte des facteurs moins généraux. Le biologiste se penche désormais avec grande attention sur les influences écologiques, alimentaires, diététiques, sportives qui peuvent augmenter ou diminuer la durée de vie des êtres humains. Dès le milieu du XXe siècle on a approfondi l'influence psychique sur l'évolution des maladies et de tout l'équilibre du corps humain. Ici, le biologiste arrive à rencontrer la relativité du temps humain qui pèse si fortement sur le travail des historiens.

CHAPITRE 5

– Conclusion – Originalité de l'histoire : le passé ramené dans le présent.

Qu'est-ce que le temps pour l'histoire? Au terme de notre réflexion sur cette question, nous ne pouvons plus douter que le temps domine l'histoire. Il est vraiment un maître impérieux avec lequel l'historien doit apprendre à vivre. Ce chercheur lui est voué par l'objet même de l'histoire, le passé, c'est-à-dire l'un des trois éléments du temps. Respectueux du temps, ce grand maître de l'aventure humaine, l'historien prend garde, avant de tenter une explication du passé, de lui laisser complètement le loisir de faire son oeuvre. Cependant il n'hésitera pas, avec de grandes précautions évidemment, à amener parfois son enquête historique jusqu'à frôler le présent.

Dans sa recherche des causes, l'historien n'a jamais le droit de sortir du temps. Il ne peut expliquer que par ces causalités minimales, chères aux scienti...ques, qui ne sortent pas du domaine des expériences de ce temps, laissant au philosophe le soin de chercher, hors du monde temporel, dans de vastes systèmes d'idées, les causalités radicales.

Le temps mathématique – celui des calendriers et des horloges – est utilisé exclusivement par l'historien dans son travail préparatoire de documentation. Car, en ce domaine, il convient que tout soit étiqueté de manière simple, rigoureuse, traduit en un temps abstrait, qui permette la comparaison scienti...que des documents entre eux. Mais, quand l'historien élabore le plan de son oeuvre et qu'il rédige son livre, c'est à la durée psychologique, individuelle ou collective, le temps réellement vécu, tout chargé d'émotions, de passions, de regrets, d'espoirs, de troubles, que l'historien fait appel.

Le temps réel de l'histoire est donc la durée psychologique, individuelle et sociale, toujours fluctuante. C'est pourquoi il convient de parler de la relativité du temps historique. C'est à cause de cette relativité que l'historien doit veiller, dans sa reconstitution historique, à ne pas porter de jugements analogues sur des peuples qui, tout en étant contemporains, peuvent vivre à des durées très différentes. Déceler les inégalités de durée des groupes humains, pour une même époque, est une des grandes précautions qui s'imposent à l'historien.

Enfin, s'il se lance dans le plus difficile de tous les genres historiques, la biographie, l'historien devra percer le grand secret, celui de la durée psychologique individuelle, si difficile à saisir.

Dans cette étude, en comparant l'histoire avec la biologie et la physique, nous avons été amenés à souligner que l'attitude de l'historien, face au temps, n'était pas toujours originale. Cependant n'y a-t-il pas un aspect au moins, dans ce que l'historien fait du temps, qui le distingue absolument des autres chercheurs scientifiques? Oui, car si l'historien est rivé au temps, singulièrement au passé, son union est très dynamique, tout à fait originale.

L'historien est le dompteur du temps. Pour les autres hommes, le temps ne cesse de s'écouler, de s'enfuir. Leur passé est irréversible. Il n'en sort, au mieux, que des fantômes, pauvres rejets d'une vérité plus ou moins déformée, qui viennent encombrer souvent leur présent.

L'historien, quant à lui, sait discipliner le passé. Comme le dompteur avec son fouet dirige ses fauves, il fouille les événements révolus sous les coups alternés de ses analyses et de ses synthèses, afin de connaître toutes leurs réactions et de les bien comprendre.

Enfin – tel le dompteur qui fait entrer les lions dans leurs cages – il parvient, en rédigeant son ouvrage d'histoire, à enfermer pour nous ce passé, rassemblé, compris, de nouveau vivant sous nos yeux, dans les quelques centaines de pages de son livre, où nous pourrions venir le retrouver et l'observer tout à loisir, comme nous le ferions pour des fauves en leur ménagerie.

Qui, si ce n'est l'historien, sait dompter le passé et le ramener, plein de vie, en notre présent?

ANNEXE A

Bibliographie

1. Sur la méthode historique :

SOULET (J.-F.), GUINLE-LORINET (S.), Précis d'histoire immédiate, Paris, 1989.

BOURDE (G.), MARTIN (H.), Les écoles historiques, Paris 1983.

MARROU (H.I.), Qu'est-ce que l'histoire? L'histoire et ses méthodes, Paris 1961.

BLOCH (C.), RENOUVIN (P.), Guide de l'étudiant en histoire moderne et contemporaine, Paris 1969.

PETIT (P.), Guide de l'étudiant en histoire ancienne, Paris 1969.

HALPHEN (L.), Introduction à l'histoire, Paris 1956.

BLOCH (M.), Apologie pour l'histoire ou le métier d'historien, Paris 1949.

2. Sur le temps :

ATLAN (H.), et divers, Le temps de la vie et le temps vécu, Paris, 1982.

ATTALI (J.), Histoire du temps, Paris 1982.

BERGSON (H.), La pensée et le mouvant, Paris, 1994 (réédition)

COUDERC (P.), Le calendrier, Paris 1970. (Que sais-je? - 203)

GUYE (S.), MICHEL (H.), Mesures du temps et de l'espace : horloges, montres et instruments anciens, Paris 1970.

MATRICON (J.), ROUMETTE (J.), L'invention du temps, Paris 1991.

REINBERG (A.), Les rythmes biologiques, mode d'emploi, Paris 1997.